

1. Déroulement de la saison

1 Déroulement de la saison

G. Jacquemin¹

A l'heure d'écrire ces quelques lignes, les moissons ne sont toujours pas terminées. On nous parle depuis longtemps des moissons de septembre. Jusqu'à présent, ces récits nous faisaient sourire tant ils étaient empreints de nostalgie et semblaient émaner d'un passé révolu... Aujourd'hui, ce passé nous rattrape et chaque année nous amène son lot de surprises et de difficultés.

Ce lundi matin, le ciel est lourd, l'air est humide et cela dure depuis des mois. Au dépôt du village, à côté des silos, d'énormes tas de grains ont été bennés à même le sol. On est bien loin du beau grain jaune et or ; les tas sont tantôt verts de germes tantôt noircis de champignons saprophytes.

Et pourtant, jusqu'en juin, tout semblait bien engagé. Les épis étaient nombreux et de belles tailles, les feuilles, longues et larges, d'un vert attestant d'une bonne minéralisation du sol. Mais rien n'est acquis, tant que le grain et la paille ne sont pas rentrés. La suite de la saison l'a, une nouvelle fois démontré.

Huit mois plus tôt, les semis avaient également dû composer avec les pluies. Ces dernières ont débuté vers le 25 septembre et ont retardé les semis d'escourgeon qui n'ont vraiment débuté que vers le 10 octobre. Par la suite, les conditions sont restées humides et c'est seulement en novembre que la majorité des travaux de récoltes de pommes de terre, de betteraves et de chicorées ont pu être réalisés, libérant les champs pour les semis de céréales d'hiver. Les levées ont été rapides, le temps était doux. Les pluies de décembre à début mars ont réapprovisionné les nappes aquifères qui en avaient bien besoin après quatre années de déficit en précipitations. Sous ces conditions, le tallage a été rapide et le nombre d'épis par m² qui en a résulté était optimal.

¹ CRA-W – Département Sciences du Vivant – Unité Biodiversité et Amélioration des Plantes & forêts

Début février, nous avons connu une vague de froid. Une semaine sans que le thermomètre ne repasse au-dessus de zéro avec des températures minimales sous la barre des -10°C. Ce froid fut le bienvenu et nous a protégés de nombreux désagréments : les pucerons en ont fait les frais et leur destruction a considérablement limité la propagation des virus comme celui de la jaunisse nanisante. La rouille jaune également n'a pas constitué de problème cette saison. Pourtant, fortement développé en juin dernier, l'inoculum était abondant et constitué en majorité de la race Warrior 1 dont nous avons fait la connaissance au cours des saisons 2014 et 2016. Si cette race est la plus virulente, elle est heureusement la plus sensible au froid et son développement a ainsi pu être stoppé au cours de cet hiver.

Le mois de mars fut sec. Il a permis le ressuyage des terres et l'implantation des céréales de printemps dans de bonnes conditions. En avril également, l'eau est devenue rare. Les céréales, dont principalement les escourgeons, ont exprimé des symptômes de carence dus à des difficultés d'absorption de soufre, de magnésium ou d'autres oligo-éléments. Privés d'eau, les orges sont restés très courts. A l'épiaison, ils arrivaient à peine à hauteur des genoux.

Cette croissance ralentie fut accentuée par le froid qui revint début avril et perdura de façon intense jusqu'en juin et de façon modérée jusqu'à aujourd'hui, veille du mois de septembre. D'une manière générale, la fraîcheur du printemps ne constitue pas un problème pour les céréales. Le froid est resté constant et les minima ne sont pas descendus trop bas. Le nombre de grains par épi a été globalement plus élevé que ces dernières années, grâce à de bonnes conditions lors de la formation de ces épis d'une part et lors de celle des grains de pollen d'autre part.

Côté maladie, le froid a limité le développement de l'helminthosporiose en orge mais a favorisé celui de la rynchosporiose. Ce fut de loin la maladie la plus préjudiciable des escourgeons cette saison. En froment et en épeautre, on note le retour de la septoriose qui, durant ces dernières années, était restée bien discrète. Le froid ne l'affecte pas et les pluies du mois de mai lui ont permis de s'étendre à l'ensemble des étages foliaires. C'est en fonction de cette maladie que les programmes fongicides ont été planifiés. Une autre maladie fongique apprécie les météo fraîches et humides : il s'agit de la fusariose des feuilles (*Microdochium nivale*). Ces grandes tâches ovoïdes de couleur brun verdâtre sont régulièrement confondues avec les nécroses de septoriose. Ces deux champignons pathogènes furent très présents cette saison et leur incidence respective est difficile à isoler.

Au vu des températures, le développement des cultures paraissait bien tardif. L'épiaison a eu lieu entre la fin mai et le 10 juin, soit dix jours plus tard que lors des 5 dernières années. Si on prend un peu de recul et que l'on compare cette date à l'épiaison à la moyenne des 30 dernières années, le retard n'est plus que de 4 jours. Comme souvent, tout dépend du référentiel et de ce qui tient lieu de normes.

Cette saison, l'épiaison n'a pas eu à craindre la cécidomyie. Pour le réveil de cette dernière, des pluies fin mars, début avril sont nécessaires et la sécheresse de ces semaines a prolongé sa phase larvaire d'un an au moins.

Un lien direct entre pluie et pathogène peut également être établi pour la fusariose des épis (*Fusarium graminearum*). Pour infecter les épis, cette fusariose nécessite une longue période humide coïncidant avec la phase de floraison. Ce ne fut pas le cas dans la majeure partie du

pays où entre le 4 et le 18 juin, le temps est resté sec. Dans le nord de la France et le Tournaisis, la situation est différente et les épis fusariés sont plus fréquents. Dans le courant du mois de juillet, des grains fusariés étaient pourtant bien présents sur les épis mais ils se répartissaient de manière isolée. Un grain par-ci et un par- là. Cette répartition diffère de celle caractéristique de *Fusarium graminearum* qui, lors de la contamination de la base ou du milieu d'un épi, bloque le transfert de sève vers les grains supérieurs et provoque l'échaudage d'une partie ou de l'ensemble de l'épi. En réalité la majorité de la fusariose présente sur les épis cette saison est probablement due à *Microdochium nivale*. L'avantage de cette espèce est qu'elle ne provoque pas la synthèse de mycotoxines. Les niveaux de DON sont dès lors, en général très faibles et bien inférieurs aux normes.

Fin juin, des signalements en provenance du nord de la France nous alertaient de la progression d'une « nouvelle » maladie des céréales : la rouille noire. Cette rouille est endémique du nord de l'Afrique. Les spores de ce champignon se seraient répandues sur le continent à la faveur des deux « vagues de sables » qui ont déferlé début et fin du mois de février. Le ciel était alors ocre et de belles photos ont fait la une des journaux. La crainte que cette maladie ne s'implante chez nous est fondée car jusque dans les années cinquante, la rouille noire faisait partie du quotidien. C'est par les arrachages systématiques de son hôte secondaire : l'épine vinette (*Berberis* sp.) que la maladie a progressivement disparu de Belgique et de France. Or, ces dernières décennies, les *Berberis* ont fait leur réapparition dans les jardins... Déjà détectée dans plusieurs essais belges cette année, une attention particulière devra être portée au suivi de cette maladie la saison prochaine.

C'est en juin que le ciel a commencé à nous tomber sur la tête. Trois orages particulièrement violents ont couché de nombreux champs qui n'ont plus jamais eu l'occasion de se relever. Cette verse précoce a affecté le remplissage des grains, favorisé le développement de maladies sur épis et finalement provoqué la germination anticipée de nombreux champs. Le phénomène de germination sur pied est devenu assez rare chez nous. En effet, elle nécessite la succession d'une période relativement chaude durant le remplissage (mi-juin) suivie d'une longue période fraîche et humide. La sensibilité des espèces est croissante selon l'ordre suivant : épeautre < froment < blé dur < triticales < seigle. Les épeautres, bien qu'intrinsèquement moins sensibles à ce problème ont germé par endroit car ils sont les plus sensibles à la verse qui accroît le risque de germination.

Sans surprise, les rendements ont souffert des presque 400 L de pluies observés par mètre carré depuis la mi-juin. Les récoltes ont été retardées, souvent de plusieurs semaines. Pour les orges, les moissons n'ont pu débuter qu'après la mi-juillet. Les pailles étaient brisées rarement versées. Les épis d'escourgeon n'étaient que très rarement en contact avec le sol. Des rendements de 9 tonnes par hectare ne sont pas rares et l'escourgeon aura certainement été la céréale la moins affectée par la météo de cet été.

Pour les froments, épeautres et triticales, la situation a été bien plus critique. Les fenêtres de récolte n'ont pas permis de moissonner sous 15% d'humidité, à l'exception du weekend du 15 août. Les récoltes ont été menées tant bien que mal et les rendements fluctuent entre 5 et 10 tonnes/ha. Ils sont donc très en-deçà de la normale, mais ne sont pas aussi désastreux qu'en 2016. De nombreuses terres ne sont et ne seront pas récoltées, ce qui constitue des pertes sèches au niveau des exploitations et réduit encore la production globale de la région.

La piètre qualité des grains récoltés rend la situation particulièrement préoccupante. Les mesures d'Hagberg qui rendent compte de la germination anticipée sont très faibles, bien souvent trop faibles pour permettre leur valorisation dans les filières panifiables. Faibles, les poids de mille grains et les poids à l'hectolitre le sont également. Ils n'atteignent que rarement les normes fixées bien que pour ces dernières, de légères adaptations ont été consenties.

« Exceptionnel » est l'adjectif qui revient le plus souvent. Il serait sans conteste le qualificatif de la saison si malheureusement nous ne craignons de le galvauder pour les saisons futures. Comme écrit dans cette rubrique les années précédentes, l'exception tend à devenir la norme et je crains qu'à l'avenir les années faciles ne méritent davantage ce qualificatif. Nombreux sont ceux qui ont enfin pris conscience que le dérèglement climatique n'était pas une invention des scientifiques. Chacun d'entre nous doit désormais en tenir compte et l'intégrer dans ses choix. Restons positifs : il n'est pas trop tard mais il est plus que temps.

Bonne lecture et bons semis.